

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les quarante ans d'un écrivain québécois

Jean-Pierre Guay, *Journal II*. Août 1985-Avril 1986, Montréal, Cercle du livre de France, 1986, p. 115.

Yolande Grisé

Numéro 45, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grisé, Y. (1987). Les quarante ans d'un écrivain québécois / Jean-Pierre Guay, *Journal II*. Août 1985-Avril 1986, Montréal, Cercle du livre de France, 1986, p. 115. *Lettres québécoises*, (45), 54–55.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LES QUARANTE ANS D'UN ÉCRIVAIN QUÉBÉCOIS

Journal II. Août 1985 — Avril 1986 de Jean-Pierre Guay, Montréal, Cercle du livre de France, 1986, 352 p., 18,95\$.



«Cela est long, depuis que je me suis mis à mon *Journal* je veux me délittérer l'existence, j'y arrive, lentement mais sûrement» (p. 115).

Pour échapper à la vie littéraire, un écrivain décide de se mettre à écrire, comme on met fin à ses jours anciens: par opposition. Comme une affirmation impudente de la vie devant l'ennui, le vide et la bêtise d'un milieu, «les bourgeois d'Outremont» — surtout les écrivains, universitaires et intellectuels de toutes plumes —, et d'une époque qui n'a rien d'épique, la nôtre — en particulier celle du Québec d'après le référendum dumb, dumb, dumb, jour «J» de «l'anti-question du siècle, nous permettez-vous de songer à essayer de commencer à peut-être négocier ce qui ne serait pas l'indépendance du Québec mais etc.» (p. 234).

Ce geste de libération par le mot quotidien nous vaut la publication, au seuil de ses quarante ans, du *Journal* de Jean-Pierre Guay, dont le volume II a paru l'automne dernier.

De facture sobre et élégante, l'ouvrage expose le déroulement d'une existence au jour le jour, sinon d'heures en heures, depuis le mercredi 21 août 1985 jusqu'au mardi 1^{er} avril 1986. Le texte imprimé couvre 352 pages d'une typographie resserrée comme le plaisir dense, et mesuré dirait-on, qu'aurait pris son auteur à concentrer au fil des jours l'essentiel de ses positions. Cohortes de mots comptés et écrits enfin pour soi et rien que pour soi (p. 141), «invitation à emprunter ce que Jean-Paul Sartre appelait les chemins de la liberté» (p. 169), contre le régime totalitaire de «l'existence comme représentation» (p. 7) exprimée dans la farce politique, sociale et culturelle qu'impose, sans retenue désormais, une civilisation du *paraître* gavée d'images et d'intelligences artificielles.

Cette fresque des jours décrits par Jean-Pierre Guay, ancien président de l'Union des écrivains québécois, s'étire longuement de l'automne au printemps sur un fond de cimetière, celui du Père-Lachaise, à Paris, où le rédacteur se meurt, si j'ose dire, de retourner à la première occasion afin de fuir, semble-t-il, dans la fréquentation plus absorbante des morts authentiques la promiscuité sinistre des faux vivants. Ces ombres d'eux-mêmes dont l'être périclète d'inanité dans le non-Québec, la non-UNEQ, la non-écriture, voués totalement au plus grand bluff qui se puisse concevoir: «la littérature» (p. 219) «ad vitam aeternam» (p. 210), c'est-à-dire

teur. Dans ce cas, celui-ci est invité à prendre conscience du rôle du langage à la fois comme instrument d'oppression et de subversion dans les rapports entre les femmes et le discours dominant.

Ce volume constitue une contribution importante à l'avancement des recherches en pragmatique. Non seulement les articles susmentionnés témoignent-ils de la fécondité d'une telle approche pour l'interprétation de textes poétiques divers, mais ils constitueront aussi pour d'autres chercheurs un excellent outil de travail. Les notions théoriques sont bien définies et les analyses menées avec rigueur. L'impressionnante bibliographie thématique établie par Sylvie Bergeron et Sylvie Faure qui complète le volume sera d'une aide d'autant plus précieuse qu'elle regroupe, sous des rubriques fort pertinentes, les principaux articles et ouvrages des divers domaines, fort disparates d'ailleurs, qui touchent à la pragmatique. On saura gré aussi à Joseph Bonenfant d'avoir clairement exposé, dans sa présentation, les enjeux des recherches actuelles en pragmatique, champ qui se situe à la frontière de plusieurs disciplines dont la linguistique et la sociologie. En posant les premiers jalons d'une socio-pragmatique poétique, les articles réunis ici laissent entrevoir une nouvelle façon, méthodique et nuancée, de saisir les rapports complexes entre une société et ses productions culturelles. Ce volume, dont la plupart des articles sont issus d'un séminaire de maîtrise et de doctorat mené par Joseph Bonenfant en 1983, s'annonce comme la première publication du groupe de recherche PRAGMA. Nous attendons déjà la suite avec impatience. □

cette «non-littérature», pourvoyeuse d'«existence mensongère» (p. 9), qui a conduit, affirme Jean-Pierre Guay, au non-Québec (p. 210).

Le *Journal II* se présente, en fait, comme une sorte de réquisitoire contre les idées, les hommes et les événements dont l'amalgame a produit le fiasco collectif auquel le Québec semble acculé aujourd'hui, du moins du point de vue de celui qui lui imaginait un autre destin. L'ouvrage est également le constat d'une étrange métamorphose qu'évoque l'incessante rêverie du cimetière: «Le Père-Lachaise pour commencer et pour finir» (p. 247). Il s'agit, en effet, de l'établissement d'un diagnostic, celui d'une double *décomposition*, dont la seconde paraît intimement liée à la première. L'une donc qui serait nauséabonde: celle de la société québécoise du grand rêve péquiste qui a subitement tourné au vinaigre. L'autre qui, selon toutes apparences cessantes, serait tonifiante: celle du vieil homme Guay qui, à quarante ans, se refait une innocence dans un bonheur personnel qui ne se partage pas (p. 254), loin de la société des hommes, ces «deux-pattes» (p. 202) qui «se comportent mentalement comme des singes» (p. 9).

Ainsi, après dix à douze ans d'une aventure péquiste à laquelle, au fond de lui-même, Jean-Pierre Guay déclare n'avoir «jamais cru» (p. 14) (encore une crise de foi de type hertellien: Hertel, dans la quarantaine, ne se cachant plus qu'il croyait qu'il croyait) et d'une occupation de son espace vital, mental et autre, par une littérature qui aurait fait de lui «une machine à cesser d'être lui-même» (p. 33), cet homme opte pour le retour à soi-même afin que naisse désormais à chaque instant «un homme neuf» (p. 37). Cure de rajeunissement intégral — physique, moral, intellectuel (p. 23) — garanti par la descente purificatrice dans les bas-fonds de son âme: «Je renais» (p. 259); «C'est peu de dire que je renais: je ressuscite» (p. 263).

Cette lente maturation de la quarantaine donne lieu à l'émergence chez Jean-Pierre Guay d'une nouvelle conscience d'auteur qui dénonce ce qu'il nomme «les oeuvrants», c'est-à-dire ces

romanciers, fictionnistes, essayistes, poétiseurs, dramaturges et autres pisseurs et pisseuses de formes, de structures et de vers libres ou tordus [qui] n'écrivent rien du tout, se lais-



Jean-Pierre Guay

sant écrire par les autres plutôt, les dictionnaires, les manuels, les notices bio-bibliographiques, les critiques de journaux, les articles de revues, les discours de remises de prix littéraires, les réclames, les contre-entrevues à la radio, à la télévision, les anthologies, les études, les thèses de ceci et de cela, le bluff, l'immense bluff à côté duquel la sépulture la plus abandonnée du Père-Lachaise mérite le plus grand respect, toute la vie dont elle témoigne encore.» (p. 243-244).

Libéré donc de l'écriture fictive, ce franc-tireur de l'écriture-vérité secoue tous les carcans de cette littérature nationale, bourgeoise et institutionnalisée d'écrivains-professeurs, de journalistes, de communicateurs, d'éditeurs-entrepreneurs, de publicistes de tout acabit qui vampirise le travail d'autrui. Son *Journal II* est un recueil d'informations étonnantes — telle cette visite à François Hertel découvert sur le tard par l'Union des écrivains québécois — et de ruminations, souvent clairvoyantes, sur de nombreuses questions. On trouve ainsi un compte rendu détaillé et des réflexions instructives sur les hauts et les bas de la crise de croissance de cette fameuse UNEQ, victime de son propre succès syndical; des considérations personnalisées sur l'agonie du Parti québécois; des commentaires justifiés sur les conditions de survivance des écrivains non subventionnés par un emploi permanent et bien rémunéré; des pages entières sur des échanges de vue avec son éditeur; des tas de vérités pas toutes bonnes à dire, mais excellentes à méditer. Notamment celle-ci sur l'engouement actuel éprouvé envers la littérature pour la jeunesse, à propos de laquelle il déclare ne pas voir

pourquoi les enfants et les adolescents ne s'attaqueraient pas aux livres que lisent les adultes, exemple Jean-Paul Sartre qui, dès l'âge de 9, 10 ans, avait déjà lu la Comédie humaine de Balzac, mais non, le principe maintenant admis qu'il faille décider et rédiger pour les couche-aux-fesses des choses qui leur conviennent, en réalité un attrape-parents, les auteurs et les éditeurs, qui ont trouvé là un excellent moyen de faire acheter à des vieux pour les jeunes des livres que les premiers ne liront jamais et qui détournent les seconds des questions gênantes qu'ils pourraient introduire dans la bienséante marche du monde telle qu'il ne faut surtout pas la changer. (p. 120-121).

Par ailleurs, on apprend cette admiration inconditionnelle qu'il entretient pour Paul Léautaud qu'il nous donne ainsi le goût de découvrir. On salue son amour de la langue française et on adopte son souci devant la piètre performance des Québécois dans l'expression de la pensée, l'exemple venant de haut, de l'ex-chef de la race, René Lévesque dont les discours étaient farcis de «phrases jamais terminées, ah, pleines d'images extraordinaires certes, mais enfin la pensée jamais complètement exprimée.» (p. 86). Et puisqu'il est question ici de langue, et que nous avons tous intérêt à nous améliorer, on me permettra de signaler à l'éditeur du *Journal II* un point de grammaire. Contrairement à l'usage de plus en plus répandu, la locution conjonctive «après que» se construit avec le mode indicatif ou conditionnel (et non le subjonctif: p. 239, 263, 319, 346) parce qu'elle annonce un fait réalisé.

En somme, *Journal II* de Jean-Pierre Guay, malgré des longueurs et des tics de prosélyte, est un livre-décapant réservé aux lecteurs qui n'ont pas froid aux yeux. Hélas, tout le monde sait que les Québécois sont devenus bien frileux. □

1. Jean-Pierre Guay, *Journal II*. Août 1985-Avril 1986, Montréal, Cercle du livre de France, 1986, p. 115.